

« Certains disaient que Jean était ressuscité des morts, d'autres qu'Élie était réapparu, d'autres qu'un des anciens *prophètes* était ressuscité » ;

– et en 9,19, à Jésus qui leur demande ce que les gens disent de lui, les disciples répondent :

« Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, un des anciens *prophètes* ressuscité. »

On l'aura certainement noté, les disciples répètent à Jésus ce que les gens racontaient et qui était arrivé jusqu'aux oreilles d'Hérode. C'est à partir de Lc 7,16 que Jésus est déclaré *prophète*, une déclaration que la rumeur publique va diffuser et amplifier. On ne saurait minimiser l'importance de l'appellation : elle signifie que ceux qui ont approché Jésus, entendu ses enseignements et vu ses actions, ont perçu la continuité existant entre lui et les prophètes d'Israël, des plus fameux – Élie – au plus proche – Jean. Luc veut ainsi nous faire comprendre qu'il n'a pas inventé l'idée de la continuité quelques décennies après – au temps de l'Église –, pour justifier ce que personne n'aurait perçu durant le ministère de Jésus, mais qu'elle fut *in illo tempore* reconnue et admise par la plupart, même s'ils ne purent aller plus loin dans la désignation. On le voit ici encore, la typologie prophétique sert le projet véridictionnel¹ de Luc.

3. Identité de Jésus et typologie

La typologie prophétique du III^e Évangile vient d'être mentionnée. Nous avons constaté jusqu'à présent combien (i) elle unifie les épisodes de Lc 4-9 et (ii) soutient le projet véridictionnel du narrateur. Lc 7,11-17 va nous aider à voir comment elle donne aussi corps et profondeur à sa christologie².

Et il advint ensuite qu'il se rendit dans une ville appelée Naïn, et faisaient route avec lui ses disciples et une foule nombreuse.¹² Quand il approcha de la porte de la ville, et voici que³ était porté en terre un

1. Le récit lucanien est véridictionnel, rappelons-le, car le plus grand nombre possible de personnages reconnaissent le protagoniste pour ce qu'il est et veut être à leurs yeux. Sur le processus de véridiction, cf. la fin du ch. 1.

2. Je reprends ici avec quelques modifications l'analyse faite en *L'Art de raconter Jésus-Christ*, pp. 96-101.

3. L'expression « et voici [que] », en grec, *kai idou*, vient de la bible grecque, où elle apparaît environ 400 fois et traduit l'hébreu *wehinnéh*. On la retrouve 75 fois dans le NT : 28 fois en Mt, 0 fois en Mc et 26 fois en Lc. Plusieurs fois chez Lc,

mort, fils unique dont la mère était veuve, et une foule considérable de la ville était avec elle. ¹³ Et la voyant, le Seigneur eut pitié d'elle et lui dit : « Ne pleure plus. » ¹⁴ Et, s'avançant, il toucha le cercueil, et les porteurs s'arrêtèrent. Et il dit : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » ¹⁵ Et le mort s'assit et commença à parler. Et il le donna à sa mère. ¹⁶ La crainte les prit tous, et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. » ¹⁷ Et ce propos se répandit à son sujet dans la Judée entière et tout le pays d'alentour.

Le récit est bref : deux versets d'introduction (v. 11-12), trois pour décrire l'intervention de Jésus (v. 13-15) et deux pour relater la réaction positive de louange et sa diffusion (v. 16-17). La longueur plus ou moins égale des différentes phases ne permet pas de déterminer immédiatement où le récit met l'accent : sur l'agir thaumaturgique et Jésus ou sur la louange finale ? Une étude de sa dynamique s'impose donc.

L'épisode commence par une présentation parallèle des personnages, en deux temps :

- v. 11
 - a) Jésus en mouvement vers une ville (dont le nom est donné : *Nain*),
 - b) les disciples suivent
 - c) et une grande foule
- v. 12 (quand Jésus arrive près de la porte de la ville)
 - a) un mort, fils unique, porté en terre,
 - b) sa mère, veuve,
 - c) avec elle une foule considérable de la ville

Le parallèle saute aux yeux : deux groupes nombreux mais allant dans des directions *opposées*. Le fait d'avoir décrit les groupes séparément, de façon contiguë, renforce ce que le mouvement spatial indique : ces deux groupes n'ont rien en commun ; tout les sépare : les premiers suivent un homme puissant et les autres un mort. On aura sans doute noté que le narrateur ne mentionne pas les sentiments des uns et des autres. Souffre-t-elle, pleure-t-elle cette femme qui n'a plus personne, ni mari ni fils ? Et la foule des voisins, des amis, se lamente-t-elle ? Et les disciples sont-ils eux aussi attristés ?

elle annonce l'arrivée d'un nouveau personnage. Cf. Lc 5,12 (« et voici qu'un homme couvert de lèpre ») ; 5,18 (« et voici que des hommes portant un paralysé ») ; 7,37 (« et voici qu'une femme ») ; 8,41 (« et voici qu'un homme du nom de Jaïre ») ; etc.

Mais la présence de la foule aux funérailles ne signifie-t-elle pas que cette mort n'était indifférente à personne et n'est-elle pas une manière voilée d'indiquer la force des liens et des sentiments ? Sans doute mais le narrateur n'en dit rien. Ne prépare-t-il pas plutôt la finale du récit : l'immense foule qui suit la veuve pourra témoigner de la puissance de Jésus et diffuser les merveilles opérées par lui ? À vrai dire, les deux lectures ne s'opposent pas mais seule la dynamique du récit peut déterminer leur pertinence.

Si le narrateur ne signale ni les sentiments de ceux qui suivent le mort ni la réaction des disciples, lesquels auraient pu alerter Jésus sur la tristesse ou la misère de cette femme, ce n'est pas qu'il les oublie mais que ce silence provoque un effet de contraste : à la présentation laconique des personnages, succède la mention de la pitié de Jésus, qui fait basculer le récit. Que le narrateur ait décrit les groupes sans mentionner les pleurs et les sentiments met évidemment en relief la réaction de Jésus, sujet de presque tous les verbes des v. 13-15 : il vit, fut pris de pitié, dit (à la veuve), s'avança, toucha, dit (au mort), etc. donna le jeune homme à sa mère. C'est son initiative qui provoque l'événement¹. C'est en effet par le sentiment de pitié de Jésus et par sa parole que nous apprenons la souffrance de la femme : « Ne pleure plus » (v. 13), et que nous est indiqué l'âge du mort : un jeune homme. Parole puissante surtout, puisqu'elle est immédiatement suivie d'effet : d'elle viennent toutes les transformations qui suivent. Comment d'ailleurs ne pas noter la cascade de paroles engendrées par celle de Jésus :

Jésus dit : « Réveille-toi »
le mort se mit à parler ;
tous dirent : « Un grand prophète s'est levé² »
et cette parole se répandit dans toute la Judée.

Mais un fait surtout confirme que l'accent est mis sur Jésus, sur sa pitié et sa parole puissante : au v. 13, en le nommant « Seigneur »

1. Ce n'est pas la première fois que Jésus prend l'initiative en Lc pour guérir, avant même qu'on le lui demande. Cf. en 6,6-11, la guérison de l'homme à la main sèche (*id est* : « paralysée »), où, délibérément, Jésus provoque les scribes et les pharisiens.

2. Le verbe du v. 14, « réveille-toi » ou « lève-toi », est repris par les témoins de l'action de Jésus au v. 16 : « Un grand prophète *s'est levé* parmi nous. » L'effet de sens est obvie.

(*kyrios*¹), le narrateur ne parle plus en reporter relatant un fait divers, voire un grand événement, mais en croyant. Pour lui, c'est le Seigneur de la vie et la mort qui s'adresse à la veuve.

Juste après la présentation des deux groupes, le narrateur amorce ainsi le début de l'action : « en *la* voyant » (v. 13a). Ce n'est pas le mort qui provoque sa pitié mais la mère qui pleure. Par le regard et la parole de Jésus, le personnage de la femme reçoit toute sa consistance narrative : le lecteur comprend alors qu'elle pleure parce qu'elle aime et souffre comme seule une mère peut souffrir et que c'est précisément cette souffrance qui est intolérable au cœur du Seigneur. Ce n'est donc pas la mort ou le mort comme tels ni le retour à la vie qui importent en ce passage mais qu'une mère, déjà veuve, ait perdu son fils unique et que Jésus ne supporte pas de la laisser pleurer. Le retour à la vie n'est pas le but ultime de son initiative. L'action finit en effet par une belle observation : « Et il le donna à sa mère. » Que le mort se mette à parler n'a ici aucun intérêt, sinon pour la chaîne signifiante déjà mentionnée plus haut. Mais c'est l'inclusion sémantique qui donne aux v. 13-15 toute leur densité : « Le Seigneur eut pitié d'elle » (v. 13a) et « Jésus le donna à sa mère » (v. 15b). La femme devient mère au moment où elle reçoit l'enfant des mains de Jésus, lorsqu'elle accueille comme fils ce jeune homme dont la vie ne vient plus d'elle mais du Créateur : du geste de Jésus, elle-même et le jeune homme reçoivent de nouveau et d'une manière nouvelle leur identité de mère et de fils.

Mais si Jésus n'a voulu que la joie de cette mère, comment se fait-il que le narrateur ait oublié de signaler l'action de grâces de cette dernière, à la manière de la femme courbée de Lc 13,13 ? Une fois encore ce ne sont pas d'abord les sentiments de la femme/mère qui comptent en ce récit : ni avant la parole d'espérance ni après le geste qui lui rend l'être aimé mais bien que tout se sache et se fasse par Jésus. Au demeurant, la mère et le fils ne font pas preuve d'ingratitude : le texte signale que *tous* sans exception « rendent gloire à Dieu » (v. 16) et l'adjectif « tous » (*pantes*) a une extension maximale qui inclut la femme et le jeune homme.

On voit ainsi comment le narrateur procède en trois étapes : il commence par une description des deux groupes, puis il centre le récit sur l'acteur Jésus, sa réaction, son initiative, sa parole agissante et ses conséquences ; puis il revient au groupe, cette fois unifié. La transformation n'est donc pas seulement celle du retour d'un jeune

1. C'est la première fois mais non la dernière (cf. Lc 7,19 ; 10,1.39.41 ; 11,39 ; etc.) que la voix off du narrateur nomme Jésus « Seigneur ».

homme à la vie, ni même celle d'une mère privée de son fils et le recevant ensuite vivant des mains du Seigneur, mais aussi celle de deux foules disjointes désormais réunies dans la louange. Les trois étapes précédentes restent sommaires, partiales même, dans la mesure où elles ne tiennent pas compte de l'objet de la louange : même si, aux v. 16-17, Jésus ne parle ni n'agit plus, il reste présent, voire omniprésent, puisque sa renommée s'étend jusqu'aux confins de la Palestine. La dynamique du texte est bien dans cette expansion christologique : sa parole, son agir justifient la reconnaissance dont il est l'objet et sa renommée grandissante. La pointe christologique peut maintenant être affirmée sans risque d'erreur.

Un autre personnage est encore mentionné aux v. 16-17 : Dieu, glorifié parce qu'Il a visité son peuple. Le v. 16c reprend manifestement le début et la fin du *Benedictus* (1,68.78). Pourquoi ces énoncés sont-ils précisément évoqués et redits ici ? Sans doute parce que dans les deux cas il s'agit du don d'un enfant : pour Zacharie et Élisabeth, qui avaient tant supplié pour en avoir un, et pour cette veuve qui venait de perdre le sien. Mais c'est moins le don lui-même qui est ici considéré que le passage de Jésus, assimilé à la visite salvifique de Dieu. La question rebondit : comment par ce geste Jésus peut-il se faire reconnaître comme grand prophète ? Que par cette résurrection Jésus soit reconnu comme envoyé de Dieu, la louange des gens présents, habitants de Naïn et disciples confondus, le montre à l'envi. Mais pourquoi disent-ils « un grand prophète » ? Les exégètes ont suffisamment souligné la présence diffuse d'allusions au récit d'Élie réanimant le fils unique de la veuve de Sarepta pour qu'il faille s'attarder sur ce point. Rappelons seulement les mots qui font écho à 1R 17,17-24¹ (LXX) :

1R 17,17-24

la veuve (v. 20)
son fils mort (v. 17.20)
l'enfant cria (v. 22)
[Élie] le donna à sa mère (v. 23)
tu es homme de Dieu (v. 24)

Lc 7,11-17

une veuve (v. 12)
un mort fils unique (v. 12)
le mort commença à parler (v. 15)
[Jésus] le donna à sa mère (v. 15)
un grand prophète s'est levé (v. 16)

Les acteurs du récit ont-ils fait le rapprochement entre le geste de Jésus et celui d'Élie ? Le texte ne le dit pas, mais cela n'est pas impossible, eu égard aux autres signes ; quoi qu'il en soit, beaucoup

1. Cf. aussi T.L. BRODIE, « Towards unraveling Luke's use of the Old Testament : Luke 7 :11-17 as an imitation of 1 Kings 17 :17-24 »,

ont vu en Jésus l'Élie de la fin des temps (9,18). Pour le lecteur, en revanche, la reconnaissance est facilitée par les correspondances verbales, en particulier celle de Lc 7,16 et de 1R 17,24 (« il le donna à sa mère »), mais surtout par Lc 4,26-27, où il était déjà question de la veuve de Sarepta. Tels sont les signes grâce auxquels se donne à reconnaître la visite de Dieu. Mais ces analepses invitent à lire le contexte du passage, lequel permettra de donner à cet épisode plus de relief.

Après le discours dans la plaine, Jésus entre dans Capharnaüm, où il guérit un esclave sur le point de mourir. Une progression peut ainsi se lire de l'un à l'autre épisode, car en 7,1-10, à Capharnaüm, Jésus guérit un *mourant* et en 7,11-17, à Naïn, il ressuscite un jeune homme *mort*, fils d'une veuve. Ces deux miracles ne sont pas isolés de ce qui suit : dans sa réponse aux envoyés de Jean, Jésus renvoie aux résurrections de morts opérées par lui : « Les morts ressuscitent » (7,22). La fonction des épisodes de Capharnaüm et Naïn apparaît alors plus claire : le narrateur y prépare la question sur l'identité de Jésus et la réponse de ce dernier. Grâce à ces deux actes de puissance et aux autres guérisons – celles qui ont précédé et celles que le narrateur énumère dans le sommaire qui suit en 7,21 –, Jésus pourra simplement et implicitement dire : « Voyez ce que j'ai fait ! » Mais la reconnaissance est possible parce que ces signes correspondent à une attente, elle-même suscitée par une promesse : dans sa réponse, Jésus fait écho au texte d'Isaïe déjà lu lors de l'épisode de Nazareth et à d'autres, mentionnés plus haut en ce chapitre, signifiant encore une fois qu'il faut voir en tout cela l'accomplissement des prophéties.

La présentation de Lc 7,11-17, épisode propre au III^e Évangile et où la rédaction lucanienne se manifeste avec encore plus de netteté, permet ainsi de voir comment la typologie prophétique donne corps et profondeur à la christologie. L'initiative de Jésus, sa compassion et la puissance de son intervention manifestent bien que le Dieu d'Israël est et sera vainqueur du mal et de la mort. En redonnant un fils à sa mère, en recréant les liens et les identités, Jésus manifeste conjointement un trait nouveau et décisif de sa propre identité, celui de donner la vie, comme Dieu même.

Il reste ainsi à voir comment, avec les disciples, le récit arrive à la reconnaissance directe de l'identité messianique de Jésus et à déterminer la fonction narrative et théologique de l'épisode.